

DOMINIQUE PETITJEAN

LA FORÊT
DE MON OMBRE

LA FORÊT
DE MON OMBRE

La forêt de mon ombre

“LA forêt de mon ombre” tu ne connais pas
aussi, si tu le veux,
à l’orée de cette fable rejoins moi,
j’y suis nue sous une chemise et toi
habillé comme un roi.

ENTRONS alors dans le silence de notre forêt
avec lenteur puisque,
précédée par une lune heureuse d’être ronde,
je regarde mes pieds se perler de la rosée
de l’herbe du sentier
alors qu’à mon côté tu marches,
mon ami, mon roi,
droit comme un valet sans bras.

COMBIEN de pas dois-je compter
sur ce chemin où les fleurs sont d’un jour
et les siècles de bois
avant de lever les yeux vers toi
mon amour
qui, en réponse,
tendrement me sourit.

La forêt de mon ombre

PLUS en avant dans la forêt
j'aime sentir ta main,
déposée par moi,
se complaire au dandinement de mes fesses
qu'accentue ton attitude
de plus en plus lascive,
ô mon ami.

ET si je tourne,
au-devant de toi,
en étendant les bras,
ce n'est pas pour te montrer mes fesses de gazelle,
mon amour,
mais pour débousoler le vent félon
dont les étourdissantes caresses
décrochent les feuilles jaunies
car déjà vieilles
d'un seul et merveilleux printemps.

Ô mon roi,
soit je courais,
soit je dansais bêtement avec la lune
avant que tes mains,
sous ma chemise,
ne domptent mes deux gazelles de fesses
bondissant dans cette clairière
où les plus timides des fleurs
s'ouvrent au passage de notre bonheur.

La forêt de mon ombre

EN me troublant plus encore
que les hardiesses du vent
qui se renforce en me croisant,
tes mains, ô mon amour,
relèvent ma courte chemise puis,
par-dessus ma tête,
jettent celle-ci au loin et là,
sous un dais de feuillage incrusté d'astres scintillants,
devant toi je suis nue.

LA lune pâle et son troupeau d'étoiles,
les grands arbres de la forêt
et les tapis de fleurs colorées du printemps parfumé
où s'accouplent sans se cacher,
du plus vieux des mâles victorieux
à la plus légère des éphémères,
chacun, chacune, tous ô mon roi
en s'offrant à l'amour s'offrent à la mort
comme mon corps vierge et nu.

APRÈS que les arbres millénaires
qui sagement se fortifient,
avant chaque arrivée du froid de l'hiver,
d'un cercle agrandi,
nous aient montré comment déployer les bras
pour que s'entrecroisent intimement nos doigts
écoutons, mon ami,
le badinage de cette source qui invite nos cœurs
à voguer là où les conduira la fougue
de nos futurs baisers.

La forêt de mon ombre

DANS tes yeux brillent toutes les étoiles du ciel,
ô mon amour,
quand tu me dis,
en écartant les cheveux rebelles de mon visage,
« je t'aime »
avant de m'embrasser.

Ô qu'il est bon d'être aimé
autant que son cœur aime ;
ô qu'il est bon,
ô mon roi,
de perdre son souffle
dans un baiser !

TES baisers m'aspirent dans un monde
où rien n'est plus
et mon âme,
dans une spirale infinie,
y choit si loin
que dans ta bouche alors je respire,
ô mon amour, ô mon roi,
en échange de mon corps,
apprends-moi à t'aimer.

La forêt de mon ombre

SUR tes lèvres grisées
par le parfum miellé de mes cheveux
ondoyant jusque parmi les fleurs
je butine tes « Ô que j'aime mon amour »
mais bientôt, impatiente de savourer
dans la pâmoison d'un baiser
les mots sucrés de ton souffle enivré,
je plante mes canines
dans ta langue vipérine
sans que tu ne me l'aies demandé.

AVANT que ne soit achevé le prélude
de mes doigts mutins qui te dénudent,
le serpent débusqué de ta braguette s'érige
car empressé de cueillir
une rose encore enclose en son désir ;
ne comptons plus, mon ami, ces étoiles filantes
qui, brièvement,
pour flécher d'un même trait nos cœurs,
strient l'épaisseur de la nuit
du signe que nous nous aimons.

DÈS lors que ne faiblit le serpent
qui s'est agrandi contre moi
et que nos langues, dans ma bouche, se tutoient,
c'est au monde des ombres de la forêt
que j'appartiens désormais,
puisque ne sera rompu à ton réveil
par la lumière tranchante du soleil,
notre plaisir à se connaître nus,
ô mon roi qui ne répond jamais : « non »
à une nouvelle tentation.

La forêt de mon ombre

Ô mon amour,
tes mains larges et puissantes
inclinent mon visage
pour que nos langues,
dès la margelle de mes lèvres,
s'enroulent pour puiser l'eau du breuvage
qui abonde dans nos baisers
puis, avec retenue, le relèvent
si j'embrasse jusques aux larmes
qui débordent de l'étonnement de mes yeux,
le long serpent.

LE serpent dressé fermement vers le ciel
ayant obtenu, mon ami,
sitôt la délicatesse de mes doigts
le zèle de mes lèvres,
commande que ton émoi s'efface
devant ma soif de toute sa présence
dans la chair de mon corps.

JE voyage dans les cieux
lumineux de tes yeux,
respire le vent ébouriffant de ta poitrine
et me baigne nue
dans l'eau écumeuse de tes baisers,
ô mon roi des rois qui me couche
sur la pierre de ses ancêtres,
pour m'aimer.

La forêt de mon ombre

MON amour,
existe-t-il un péché plus grave que de te mentir,
comme cette rouerie de mes longs cheveux
qui, rejetés en arrière,
frangent la pierre
d'une corolle somptuaire
pour dévoiler mon ventre fendu
à l'ignorance de ta langue
bien que l'heure ne soit pas celle
de mes menstrues.

TON assurance que tant que le serpent
ira bandant jusqu'à me faire rougir
je jouirai du plaisir
de m'ouvrir en mon milieu
comme la pulpe d'un fruit cueilli
autant de fois que je le désirerai,
ne calme mon cœur qui toque
les battements du temps que nous perdons
à observer les cycles de la lune et de ses lois
et toi avec plus encore de rigueur que moi,
ô mon roi des rois.

MES seins prolongés loin devant
par des tétons de jouvencelle sont devenus,
jalousés tour à tour, si pointus
que l'arc de mon jeune corps se tend,
ô mon roi,
vers le contact objectivant du serpent
que tes reins brandissent à bon dessein
comme le brigand repent
son gourdin.

La forêt de mon ombre

RIEN si ce n'est toi, ô mon roi,
ne me rattache au monde
puisqu'à l'incandescence des plaisirs
de l'amour charnel
je ne puis m'ouvrir
sans au ciel en mourir.

POUR plus que je ne sois cette enfant
qui souffre d'attendre de recueillir
dans les replis de sa chair
l'amour infini de sa prière
vient le moment, ô mon roi,
où le serpent,
gros du flot de ton sang
qui rougeoie la flamme de tes yeux
dans ton effort de contenir le temps,
me pourfend.

Ô mon roi
qui s'est couché dans le ciel au-dessus de moi,
dans les assauts des vagues creusées
par la tempête qui nous emporte,
les étoiles scintillantes de tes yeux
emmêlées à l'or de tes cheveux
pleuvent sur mon visage
et mes deux seins de lune,
alourdis de caresses,
chavirent dans la nuit des temps
maintenant que les rives labourées de mon ventre
engloutissent l'entièreté
de ton serpent ardent.

La forêt de mon ombre

VAINCU,
pour avoir répandu sa substance
dans l'entaille de mon ventre
à jamais déflorée,
le serpent se retire
rouge du sang scellant notre amour,
ô mon roi qui méchamment a proféré,
en me perforant aussi résolument qu'avec une lance,
le « Nom de Dieu »
comme le mauvais larron.

TON beau visage,
ô mon roi rasséréiné par les « je t'aime »
que déjà nos langues se ressouviennent
en se défaisant des insanités
que nos voix détimbrées grommellent
dans l'escalade de nos sens
vers le sommet de la jouissance,
dans un ravissement qui ne cesse de me sourire,
contre mon visage,
s'endort.

Ô mon roi qui déjà dors
tu ne peux voir
le serpent de ton ventre redevenir,
comme les ailes victorieuses
d'un grand oiseau
se replient en elles,
doucement falot.

La forêt de mon ombre

AVANT que ne s'installe la langueur
que tu ne m'aies choisie
que pour être la gardienne du repos
bien mérité de tes rêves,
ta cuisse et ta jambe de gauche,
ô mon roi,
recouvrent en travers de mon ventre,
le poids qui m'élançait tout à l'heure.

Ô mon amour tu t'éveilles
sans voir que dans la pureté des cieux
les étoiles se sont rapprochées de tes yeux
car déjà ta bouche,
en s'ébrouant contre leur joliesse,
redresse la pointe de mes seins
pour leur confier que le serpent s'est,
dans les replis les moins avouables d'un rêve luxuriant,
gorgé de feu
plus encore que de sang.

VIENS plus près de mon cœur,
mon ami,
car loin des privautés qui,
si elles n'étaient crues,
seraient déroutantes,
prises par un serpent de plus en plus audacieux,
je ne sais plus qui je suis.

La forêt de mon ombre

QUE tu es courageux,
ô mon roi,
pour fourrer ta langue entre mes dents
au moment même où le serpent,
raide sur toute sa longueur,
pénètre plus avant
ma chair entrouverte.

DÈS l'instant où le serpent,
ressuscité de sa petite mort,
s'introduit dans l'ancre voluptueux de mon ventre,
toi et moi, ô mon roi,
nous retrouvons,
tels des lions évadés de leur cage,
une animalité sauvage.

AVANT que le galop du plaisir
ne te transporte
au fin fond de la nuit
de derrière tes paupières
où l'apaisante douceur de la voix
et la tendresse de mon roi,
dans un rugissement de lion,
ne sont plus les mêmes,
tes yeux me disent dans un éclair
que tu m'aimes.

La forêt de mon ombre

Ô mon roi,
plus je m'agrippe à ta crinière
et plus tes reins se fient à leur élan,
attendu que ton serpent,
gorgé de feu plus encore que de sang,
nous culbute de ciel en ciel
avant de défaillir
aux portes du huitième.

CONTRITS d'être tombés,
désunis,
du plus haut du ciel dans un lit défleuri,
nous nous retrouvons,
mon ami,
avec le serpent débandant,
maculés d'écume et,
attestant notre soif de caresses
et nos fringales de baisers,
de rouges morsures à moitié pardonnées.

LE ciel est rempli de gros mots
et de maints gestes indécents
commis par nous deux,
mon ami,
car sans attendre
de s'être mutuellement confessée
la liste jamais close de nos péchés,
de nous aimer
déjà se fait.

La forêt de mon ombre

J'AIME quand ta langue cherche
ce qui lui reste à explorer dans mon buisson ;
un peu lorsqu'un,
puis deux de tes doigts
se faufilent dans la faille de mon ventre ;
beaucoup quand ton serpent
s'y glisse de tout son long ;
pas du tout,
mon ami,
la folie de ne point nous aimer.

MAIS dis-moi, mon ami,
toutes ces étoiles au ciel
brilleraient-elles sans nos yeux
et si « oui »,
pourquoi toujours tournent-elles
autour de nos « je t'aime » ?

NE sachant plus avec des mots me répondre,
tu fourres ta face altière entre mes cuisses
où là tu me jures, mon ami,
vite enivré par le goût de mon ombre,
de renoncer à l'eau des sources
où, sans l'ombre d'un mystère,
le même se dédouble à l'envers.

La forêt de mon ombre

TÊTE-bêche à califourchon sur toi,
ô mon roi,
je ne puis empêcher
la pointe moqueuse de ma langue de jouer
avec la douce mollesse de ton serpent ballant
et plus encore
de le sucer avec gourmandise
vu qu'au jouir sans agir
tu succombes prestement.

Ô comme cela m'est facile de réveiller
le serpent de ton ventre,
mon ami,
car avec lui chacun perçoit,
en son sein inversé,
la félicité vécue par l'autre
à aviver l'ivresse
où l'un se retrouve pris.

ICI, plutôt que là-bas,
je devance nos ombres en quête de l'alcôve moussue
où ton serpent retrouve,
dans ma bouche qui le branle,
toute la raideur qui le fait long
tant et plus que j'aspire la jouissance qui m'envahit
à partir de mon clitoris que ta langue,
ô mon ami attentif à mes cris,
certaine de l'avoir trouvée,
s'emploie à bien titiller.

La forêt de mon ombre

PROFITANT des aises que je prends
pour avaler goulûment le serpent de ton ventre
ta langue qui en oublie
qu'elle est celle du roi des rois,
maintenant s'attarde
en bavant comme un gros escargot,
dans le trou de mes fesses.

MÊME en mordant le galbe
encore sans cri de mon autre fesse
tu ne peux empêcher,
ô mon roi,
que ton serpent me crache
en abondance dans la gorge
et partout le corps,
plusieurs fois encore.

CETTE sève épaisse,
ô mon roi devenu mon amant,
viens la savourer dans mes baisers
comme je veux
que de nouveau mon ventre s'ouvre
et que mes fesses se resserrent,
autant qu'elles puissent le faire,
sur tes dix doigts.

La forêt de mon ombre

MES petits amours de sein
ouvertement je les caresse
dans un accord avec tes doigts qui,
dans la fente de mon ventre
et le trou de mes fesses,
vont et viennent
certains que toute l'eau de mon corps va,
dans l'instant même,
nous inonder.

EN nos mains le don des caresses advint,
mon ami,
dès l'instant où nous sûmes,
l'un contre l'autre frémissant,
être redevables à l'amour
de mourir un jour.

LA nature nous ayant créé
à l'image de nos mutuels désirs
nous faut-il,
mon bel ami,
ne jamais en changer
pour toujours nous aimer ?

La forêt de mon ombre

BIEN que tu te sois,
pour conquérir mon corps,
noblement affermi
je pressens que tes reins vont,
mon bel et tendre ami,
pour autant que ceux-ci s'arrondissent
pour que j'y enfouisse de plus grands outrages,
dans le lit secret de nos caresses,
s'en retrouver plus hardis.

POUR épancher ma soif de baisers
je pose mes lèvres sur ton sourire
en sachant que nos langues vont parier,
mon ami,
au jeu de qui perd gagne
sur la façon dont le serpent échouera
à me faire distinguer
la douleur du plaisir.

QUI, de nous deux,
va décider du moment où cédera,
à l'injonction d'une pulsion,
la pointe du désir lancinant qui te traverse
que s'introduise en moi,
comme il le ferait en toi le garçon,
le serpent qui,
devenu luisant en s'agrandissant,
fascine mon ami au-delà de la raison ?

La forêt de mon ombre

OLÉ olé mes deux gazelles,
pour qui de jouer à courir nues
dans la forêt ne suffit plus,
déhanchées,
attendez-vous à être croquées
par les mâchoires d'un lion.

LE déhanché de gazelle
de mes fesses jumelles
anime le féminin de ton manque, mon ami,
étant donné que s'est infiltrée
dans l'eau dormante de ta psyché troublée,
la frustration que l'abandon de ma chair
à s'ouvrir pour accueillir
le serpent qui s'est raidi pour s'agrandir,
surpasse en volupté
la fermeté de me pénétrer
pour défaillir.

LE jeu de mes fesses jumelles
à rebondir avec l'agilité de la gazelle
devant le pas soutenu
d'une battue convenue
ébranle l'armure virile de ton sein
au point que, dans le creux de tes reins,
se niche le désir de ressentir mon plaisir,
ô mon bel ami qui,
avant d'y saisir mon ombre,
fréquentait dans la secrète intimité des nuits
la forêt hantée par un succube que tu ne fuis.

La forêt de mon ombre

MES deux gazelles s'étant laissées facilement empoigner,
de nouveau tu m'embrasses,
mon bel et tendre ami,
et mes mains, pour cela,
enchâssent ton visage
aussi naturellement que le plus long de tes doigts
me crochète le trou des fesses
pour me serrer contre toi.

COMME le serpent fomenteur ne cesse,
pour ne pas faiblir, de pervertir ton désir
je m'apprête, ô mon roi,
mon front contre la pierre
et mes seins pétris sans bonté par tes mains,
de renoncer au mystère des étoiles routinières
qui balisent par milliers l'immensité de la nuit
afin que ne s'y égare une lune cachotière,
pour l'ici-bas d'un enfer
où tes reins dans leur dessin
s'enferment.

L'HEURE étant venue pour moi de connaître
ce qui, en vérité, dans l'amour m'échoit,
dans un emportement tabou
de ton sein jaloux,
le serpent bondé de ton sang s'introduit dans mon anus
étant donné que je ne suis,
depuis notre premier baiser bu près de la source
où le même se réfléchit à l'envers,
que l'ombre de la femme de ta psyché clivée,
ô mon roi qui agit dans un perpétuel désaccord
avec l'un sans l'autre de ses deux corps.

La forêt de mon ombre

EN accomplissant ce geste
qui m'assoit sur ton ventre
tu n'es pas sans savoir, mon ami,
qu'ainsi le serpent va,
comme dans les plus sombres craintes
de ton âme pour elle-même,
mieux m'enculer.

Ô mon roi
maintenant que ton pal,
en cognant sur la douleur
qui ne quitte plus mon cœur,
éloigne d'une ombre prématurément vieillie
sa crainte d'être délaissée,
la petite fille qui buvait ses pleurs
de n'avoir pas de seins encore
se ressouvient de sa prière
de contenir dans les plaisirs de la chair,
l'amour infini.

DE la salive qui perle la raie de mes fesses
avant que ne s'y glisse le serpent qui se dresse
à la glaïre de mon ventre qui savonne le va-et-vient
de plus en plus pressant de tes doigts,
je jouis des seuls plaisirs de la femme
que tu discernes en toi,
ô mon roi.

La forêt de mon ombre

J'AI suivi,
en glissant mes pieds nus
dans les pas de mon ombre,
un long chemin de mots
menant au cœur de notre forêt
pour que, nos psychés inversées
par l'histoire déversée,
tu te reconnaises en moi,
ô mon roi,
lorsque tu m'empales.

SACHE, ô mon ami,
avant de retirer ta verge salie de mon corps tremblant,
que si tu me possèdes de toutes les manières
c'est parce que dans la forêt sombre
des mots qui nous troublent
se confondent les ombres
qui s'y dédoublent,
afin que ne reste privé des audaces du serpent
dans les profondeurs de sa chair,
l'élû qui en brandit l'attribut.

Ô mon ami, ô mon roi,
tout au long de cette fable tu as été
et tu resteras mon amant,
la noirceur de la poésie avortée de mes mots
ayant, avec ton consentement,
circulé dans ton sang.

poème relu et modifié, le dimanche 31 décembre 2023

à propos

Ouvrage numérique édité aux dépens d'un amateur en vu d'un usage strictement personnel et non marchand.

Les droits d'auteur sur le poème :
“*La forêt de mon ombre*”, sont réservés.

La mise en page numérique de cet ouvrage a été effectuée par l'**Atelier Nulpar** à Rezé.

- Pour me contacter
- Pour une visite de mon site internet
- Pour votre propre don actant votre satisfaction et vos encouragements